

XYZ. La revue de la nouvelle

La toile de fond

Lélia Young



Numéro 65, printemps 2001

Toiles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Young, L. (2001). La toile de fond. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (65), 41–44.

La toile de fond

Lélia Young

Un vent glacial bouscule les arbres, c'est un blizzard qui souffle et aveugle Muriel. Elle est loin à présent d'un temps remisé et s'achemine péniblement vers son chalet de campagne, situé dans la région de Muskoka. La neige est partout ! Le petit sentier dans lequel elle s'est engagée semble ne pas vouloir se terminer et la perturbation atmosphérique est trop forte pour la rassurer. Elle se demande si elle arrivera jamais à bon port.

Tout en se souciant de l'intempérie qui la cerne, elle se remémore soudain un flot d'images morcelées qu'elle avait mises de côté. Ce flot est tissé des souvenirs d'enfance et d'adolescence qui avaient commencé à se faner. Faire un pas en arrière pour se rappeler lui avait toujours paru trop pénible et les distances géographiques qui la séparent de son Afrique natale ne facilitent guère l'envie d'un retour. De toute manière, elle n'a plus de famille là-bas à qui rendre visite. Plus de photos à regarder. Tout avait été laissé derrière dans les tiroirs des vieilles commodes et dans les armoires antiques, héritées d'un illustre ancêtre. En réalité, il n'y avait pas eu de déménagement, sa famille avait quitté le pays sur la pointe des pieds, chacun muni d'une simple valise pour simuler le voyage de villégiature. Ses parents proches ou éloignés avaient tous quitté le continent, paniqués par la situation politique des années soixante. Avec des copains, elle disait : « La France a eu son mai 68 et nous avons eu notre juin 67. » Sous les pavés, la plage était bien loin d'elle.

Alors que son esprit erre vers l'ancien pays d'Amilcar, un souvenir vient étrangement la surprendre avec le poids féroce du réel. Elle voit son chien, Wise, sortir de l'ombre et la regarder au milieu du froid et du silence ambiant. Son regard expressif et plein de douceur la fixe en se détachant dans le vide. La perception trop vive qui la saisit l'amène à nier, pendant un instant, la distance qui le sépare d'elle. Wise est là, elle en est sûre. Son décès l'avait terriblement surprise. Il avait succombé en l'espace

d'une journée, victime d'une torsion à l'estomac. Elle n'avait pas de photos récentes de lui. Rien qui aurait pu capter sa maturité et l'expression de paix qui se dégageait d'elle. Quelle autre vérité pouvait exister à part ce défi de la mémoire à réincarner les moments disparus, à les précipiter ainsi du fond des ténèbres vers la lumière pour les laisser parler un langage insoupçonné qui donne sa raison d'être. Non, il ne faut pas oublier. Et même si la toile qui habite le fond d'un tiroir neuronal se ternit, ne pas oublier ramène à la vie le brin de sens qui en réchappe. « Oui », se disait Muriel, « la mémoire est faillible, il vaut mieux s'emparer de ce qu'elle a la force de promouvoir, même si elle le fait de manière imparfaite. »

La jeune femme accélère le pas. Elle est essoufflée par la tourmente qui la pousse de l'avant. Alors qu'elle se mesure au vent canadien, se réjouissant d'être presque arrivée à destination, elle reçoit violemment sur le dos un nid d'écureuils détaché d'un érable environnant. Secouée par le choc, elle s'assoit en retrait du chemin, tout aussi désorientée que les petits animaux qui se rassemblent autour d'elle. Elle leur sourit malgré la fatigue qui la gagne. Emportée par le train onirique de sa pensée, elle essaie de se rappeler certains détails qui lui échappent. Elle se répète que, malgré son désarroi, aucune photographie ne viendra à son secours et que le tableau noir qu'elle voudrait remplir est dépourvu de craie. Cette mémoire qui s'éteint et qui panique devant ses propres limites creuse le fond de sa réflexion. Des images d'un autre monde affluent en cascades odorantes et lumineuses. Le contraste avec la situation immédiate est trop fort !

Muriel se souvient de la rupture. Les albums de famille qui auraient pu l'aider à retrouver son chemin ne furent pas emportés lors de l'émigration. Elle se demande ce qu'ils sont devenus, entre quelles mains ils sont tombés. Est-ce que la personne chargée de vider l'appartement avait pensé à ces vies déchirées, à ces esprits tourmentés, qui voudraient un jour récolter leur passé ? Ou plutôt s'était-elle simplement réjouie de puiser dans ce qui avait été abandonné faute de mieux ? Soudain, prise d'un frisson d'effroi, elle est assaillie par le déroulement de séquences terrifiantes. Elle se rappelle le doigt montreur d'une foule prête à tuer. Du jour au lendemain, un

monde avait basculé devant elle. La meute avait semé la terreur. Leur appartement s'était transformé en nid de fourmis menacées.

C'était peu après midi, le soleil dardait la terre de ses beaux rayons comme d'habitude, et à ce quatrième étage, poste d'observation où elle se trouvait, tout devenait surréaliste. Un cauchemar noyait ses yeux. Elle se mit au balcon, qui donnait sur l'avenue de Carthage, pour englober de son regard la gravure qui projetterait sa vie vers l'exil. Avec elle, il y avait Natacha, sa mère ; Bitcho, son frère et Chelbia, la bonne qui les avait suivis depuis sa naissance. Chelbia était aussi douce que l'aurore. Un jour, préoccupée par un abcès sur le coin de la langue, elle était allée voir un médecin dont diagnostic avait été alarmant. Le D^r Fran lui avait conseillé l'ablation de cet organe d'expression pour arrêter l'infection. Horrifiée par ce pronostic, Natacha emmena sa bonne chez un dentiste d'excellent renom qui décida qu'il valait mieux sacrifier une molaire à une langue. Dans le monde de l'époque, Chelbia avait failli perdre sa langue pour un problème de dent.

Aujourd'hui, Muriel se demande ce qu'avait bien pu penser Chelbia au moment de la manifestation qui cassa, pilla et brûla tout sur son passage. Ce jour-là, sa bonne n'était pas personnellement menacée par le soulèvement de la foule. L'atmosphère politique, qui avait régné jusqu'alors, ne représentait probablement pour elle qu'un détail face aux urgences quotidiennes. Elle n'était pas au courant des difficultés qui se tramaient dans son pays. Elle était illettrée et vivait dans le monde du bouche à oreille, comme tant de gens du peuple. Chelbia ne comprit vraiment l'état de la situation politique qu'en cet après-midi fatidique qui perturba définitivement sa vie et celle de ses employeurs.

L'impact du bouleversement avait été incommensurable. Des questions implacables avaient surgi dans l'esprit de Muriel. Elle ne savait pas comment raconter l'horreur de la perte. Comment dénoncer à la face du monde le malheur qui venait de s'abattre sur sa communauté ? C'était une journée de juin, une journée qui aurait dû être comme les autres, remplie de l'odeur saline de la mer et des murs blancs de l'espérance. Mais ce jour-là, le pieu de l'exil fut planté. L'avion décolla, emportant sa famille loin de sa terre natale.

Natacha était terrorisée, Muriel et ses frères étaient cloués par le silence de la consternation, et leur père, le front lourd et perlé, regardait des années de travail foulées par les cendres de la destruction.

Encore une fois, le fléau endémique venait de s'abattre. Et encore une fois, loin des prises de vues récoltées, loin des portraits, loin des tombes et des tableaux, il fallait partir et sauvegarder la vie, sans biens matériels ou fonciers. Nul besoin de représentation. L'être s'ouvre sur la métamorphose, les volets s'ouvrent sur l'inédit, et l'instantané capturé glisse entre les mains.

Muriel se relève, elle est couverte de neige et frissonne des pieds à la tête. Que s'était-il passé ? S'était-elle endormie ? Elle ne le sait pas. Il avait dû s'écouler pas mal de temps, car la tempête s'était arrêtée.

Chemin faisant, elle se sent spectatrice d'une toile animée et réalise que la force qui découle de cette perception fait perdre aux heures leur longueur. « J'écirai », se dit-elle, « je romprai le silence et le poids de sa solitude. Je ne sais pas si l'on me comprendra, mais je suppose que maintenant ça n'a plus d'importance, on ne peut pas réveiller les morts. Le temps révèle ses secrets quand il lui plaît. » Elle se rappelle alors un tableau intitulé *La hyène a.....e M.* L'énigme en pointillé du titre et le M majuscule avaient suscité sa curiosité. Le peintre de cette œuvre, Jean Lesage, avait réussi à capturer l'envie rageuse d'un animal qui s'acharnait à détruire un livre. Les pages fragmentées par la gueule hideuse de la bête sont restées éparpillées dans la mémoire de Muriel. Cette image hallucinante l'avait longtemps accompagnée et revenait parfois l'habiter.

Finalement, au grand soulagement de sa famille, la jeune femme arrive tant bien que mal chez elle. Son mari la débarrasse de son manteau de neige, l'étreint sur sa poitrine et l'embrasse. Les enfants s'affairent autour d'elle. Le feu crépite dans l'âtre et une soupe bien chaude est sur la table. Personne ne soupçonne le film convexe gravé dans son esprit et les souvenirs qui y remontent souvent comme un refrain. Le sourire aux lèvres, heureuse d'entendre l'inquiétude se taire, Muriel s'effondre sans mot dire sur le long siège rustique dans l'angle du salon.